

Dimanche 21 mars 2021
Prédication Epître aux Hébreux 13, 12-14

12 C'est pour cela que Jésus aussi, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte.

13 Sortons donc pour aller à lui, hors du camp, en portant son opprobre.

14 Car nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir.

Nous voilà arrivés au 5^e dimanche du temps du Carême, dimanche qui porte dans la tradition de l'Eglise le nom de « Judica », reprenant ainsi le début du psaume 43 : Rends-moi justice, ô Dieu.

Avec ce dimanche « Judica » commencent les deux semaines durant lesquelles l'étau se resserre autour de Jésus. Le passage de l'épître aux Hébreux y fait très clairement référence : Vendredi saint s'approche, jour de la mort de Jésus sur la croix, et le Samedi saint, jour de son repos dans la tombe. Depuis le début du Carême nous faisons route avec Jésus, nous nous préparons à revivre les événements tragiques qui se sont déroulés jadis à Jérusalem. Les grands événements se préparent longtemps à l'avance : l'improvisation n'est pas de mise. Cette préparation ne consiste pas à attendre passivement et d'observer, bien à distance, ce qui va se passer. Tout comme Jésus est impliqué dans notre monde, nous aussi nous participons à ce qui va se passer à Jérusalem. Nous sommes comme entraînés dans les événements à venir, nous sommes appelés à bouger et à sortir de nos certitudes et nos convictions. Et à chacun de se poser la question : Que signifie pour moi, pour nous, la mort de Jésus de Nazareth sur la croix ?

Cette question ne se pose pas sans faire intervenir les événements du vendredi saint, la question, en effet, s'inscrit dans un processus. C'est que la religion chrétienne est une religion hautement dramatique, une religion qui dès les origines décrit un processus où Dieu et les hommes se disputent pour savoir qui est celui qui préside aux destinées du monde. Dieu est reconnu comme le Seigneur, pourtant l'homme a ses difficultés avec cette affirmation, il prétend à être son propre seigneur. Dieu, le créateur et seigneur du monde se trouve dans la situation de celui qui doit se battre pour être reconnu. L'humanité aimerait se passer de Dieu, elle va jusqu'à contester son existence. Face à la souffrance et à la misère l'athéisme affirme que Dieu n'existe pas ; ainsi on pense résoudre la question du mal. On fait comme si Dieu n'existe pas, pourtant Dieu s'est manifesté de multiples manières, entre autres par la bouche des prophètes pour affirmer sa seigneurie. Souvenez-vous aussi de Job, cet homme qui avait absolument tout perdu. Sa femme lui avait conseillé de se détourner de Dieu, de le maudire. Job ne le fera pas, néanmoins il reste persuadé qu'il n'a pas mérité ce que lui est arrivé. A aucun moment il met en question l'existence de Dieu, mais il réclame un dialogue d'égal à l'égal. Il pose la question de la justice de Dieu. L'idée de justice joue un rôle important en Israël. Par la question de la justice de Dieu l'homme tente de résoudre l'apparente contradiction entre l'existence du mal et la bonté de Dieu. Pour les philosophes, l'entreprise consiste à prouver que l'Histoire (avec un grand H) a un sens, une direction qui tend vers le bien. En religion, c'est saint Augustin qui explique que l'homme s'est détourné de Dieu en commettant le péché. Il est alors privé de la grâce originelle et attend son Sauveur. Pour saint Augustin, le mal est défini comme une privation volontaire de la grâce de Dieu.

Jésus est venu en sauveur, pourtant il sera traité et condamné comme un révolté contre l'ordre établi. Il subira la crucifixion, châtement particulièrement cruel et ignominieux qui punit les fautes graves ou jugées telles ; et elles le sont facilement lorsque les accusés sont des gens de peu. Pilate fera crucifier Jésus, au nom de la justice de Rome, sous la pression des Juifs ameutés, dont la coutume propre exclut alors cette peine et qui pourtant la réclament.

Jésus, le sauveur, lui qui est venu pour réconcilier Dieu et les hommes, est mis à mort tel que les animaux sacrifiés au temple de Jérusalem. Dans l'Ancien Testament, le sacrifice est le mode de relation courant entre l'humanité et Dieu. On trouve des sacrifices pour tous les actes de la vie : sacrifices de louange, de purification, de pardon, d'alliance. C'était une manière de parler à Dieu. Les textes rabbiniques disent que le jour de la fête du Nouvel An, les humains défilent devant Dieu qui juge les actions commises pendant l'année. C'est l'occasion pour chacun de faire son examen de conscience. Ce jour est suivi d'une période de repentance pendant laquelle les hommes essayent de réparer leurs fautes, de se concentrer sur la prière et de se tourner vers Dieu. Dix jours plus tard, c'est le jour des expiations. Au temps du temple, le grand prêtre entrait dans le Saint des Saints, immolait un taureau pour ses péchés et ceux de sa famille, puis un bouc pour les péchés d'Israël. Symboliquement, Dieu descendait alors de son trône de justice pour monter sur celui de la miséricorde. Si la relation à Dieu a été rompue par le péché, le sacrifice la rétablit grâce au moyen que Dieu a choisi : le sang, siège de la vie. Mais ce qui est important avant tout dans le geste du sacrifice, c'est la disposition du cœur qui compte sur la miséricorde de Dieu. Sans cette disposition, le geste est vide de sens, il peut même ne pas être agréé, comme ce fut le cas de celui de Caïn. De même le formalisme de celui qui offre, peut être condamné.

Jésus n'a pas aboli les sacrifices. Il s'est offert lui-même en sacrifice. *Le Christ a souffert hors de la porte*. En dehors de la ville comme le bouc émissaire sur lequel on place les péchés du peuple, et qu'on chasse hors de la ville, dans le désert, et que l'on tue là-bas, à coups de pierres. De cette façon, les péchés des hommes vont mourir loin de la ville, et restent là-bas, où ils ne présentent plus de danger pour les habitants. Jésus s'offre pour être cet animal sacrifié, pour sanctifier son propre peuple, c'est-à-dire pour le rendre saint, débarrassé de son péché. La mort du bouc, de l'agneau, opère cette libération.

Le dimanche « Judica » est donc la préparation à recevoir le sacrifice du Christ, dans nos vies personnelles, et dans celle de l'Eglise, le « peuple » dont parle l'épître. De même que dans l'Ancien Testament le sang des victimes scella l'Alliance du Sinaï, de même le sang de Jésus scelle la nouvelle Alliance. Son sacrifice est unique, une fois pour toutes, c'est le sacrifice parfait qui n'a pas besoin d'être répété comme ce fut le cas des sacrifices au temps de l'Ancienne Alliance.

Quelles conséquences tire de cela l'auteur de l'épître aux Hébreux ? Il nous conseille deux attitudes : D'abord : « *Sortons donc pour aller à lui, hors du camp, en portant le péché* ». Nous ne pouvons plus accompagner Jésus à sa croix physiquement, comme les premiers disciples. Mais nous pouvons le faire spirituellement. Sortons avec le Christ, sortons de nous-mêmes : refusons de nous enfermer en nous-mêmes avec notre péché, notre remords. Sortons de nous et allons vers le Christ, vers celui qui enlève le péché. Jetons-le sur lui, afin que notre péché disparaisse avec lui dans sa mort. Par la mort du Christ, du Sauveur venu dans notre monde, Dieu nous manifeste sa miséricorde et nous libère de toute idée de rétribution.

Puis il y a cette deuxième injonction : « *Sortons du camp* », sortons de nous-mêmes, puisque, de toute façon, nous n'avons pas de demeure durable ici. Ni notre maison, ni notre vie, ne sont des demeures permanentes. Alors sortons dès maintenant pour aller vers Jésus, le Christ, qui rétablit notre relation à Dieu, à ce Dieu miséricordieux et juste, qui nous aime tels que nous sommes, qui ne compte pas sur le sacrifice pour nous

manifeste sa miséricorde. J'aimerais illustrer ce propos par un court récit ; c'est l'histoire du mendiant et le propriétaire.

« Un mendiant va chez un riche propriétaire avare qui lui dit : Travaille et je te donnerai un repas. » Le mendiant passe sa matinée à couper du bois et à le rentrer. Quand il demande son salaire, le propriétaire lui dit : « Va chez mon voisin, il te donnera à manger. » Le voisin, un homme riche et généreux, l'accueille et l'invite à sa table. Le mendiant se dirige vers la salle à manger et découvre qu'elle est pleine de convives, errants comme lui, mais qui n'ont pas travaillé. Il s'étonne et interroge le propriétaire qui lui répond : « Ma table est gratuite. Il te suffit de frapper à la porte comme un mendiant. » Les autres mendiants lui disent : « Après le repas, nous irons travailler. »

A la croix du Christ, la justice et la miséricorde de Dieu sont réunies. Nous n'avons plus besoin de passer notre vie à nous justifier à nos yeux et à ceux des autres. Nous n'avons plus besoin de montrer que nous méritons ce que nous avons, et ce que nous sommes. Le message libérateur de l'Évangile est que nous sommes justifiés par la foi si nous sommes enracinés dans l'amour de Dieu. En Christ, Dieu a accompli toute justice pour nous faire bénéficier gratuitement de sa miséricorde et nous libérer de nos enfermements et autojustifications. Allons donc vers lui, hors du camp, accompagnons le Christ lorsqu'il prend sur lui notre misère, au moment de mourir sur la croix. Restons enracinés dans l'amour de Dieu ! Amen

Régine Lagarde, pasteur